

Avant-propos

« I have a dream »... Oser une telle phrase, qui fut le prélude à un discours hautement militant, serait-ce vain, pire, indécent aujourd'hui ? Jacques Lambotte, collaborateur au Cefoc, analyse avec réalisme mêlé d'espoir engagé, nos rêves contemporains. Ceux que le discours ambiant nous suggère. Mais aussi et surtout ceux dont il cherche à nous priver. Alors même que « quelque chose » nous pousse à les autoriser, envers et contre tout. Penser la réappropriation de rêves humanistes au-delà du discours matérialiste, telle est la perspective de cette analyse.

Introduction

Les 18 et 19 décembre 2010, le Cefoc organisait un week-end de réflexion sur le thème de la propriété. Il y est apparu que le terme « propriété » employé seul ne permettait pas d'en saisir la réelle signification. Il fallait, pour ce faire, lui adjoindre une palette de qualificatifs : propriété privée, individuelle, sociale, collective, familiale, immobilière, intellectuelle... et donc une palette d'objets différents.

Parallèlement à cette réflexion, le projet de la présente analyse est d'envisager un « objet » particulier : le rêve. C'est que nous vivons, de plus en plus, dans un univers de violence qui a relégué au grenier nos rêves de paix, de justice, de solidarité et de bien-être pour tous. Le monde actuel tend à nous dire que ce n'étaient là que des illusions. Que la guerre de tous contre tous, que la pauvreté sont des situations somme toute normales et naturelles contre lesquelles il est vain de lutter politiquement.

Mais la propriété « matérielle », envers et contre tout (voire tous), est-elle si naturellement appelée à dominer le cours de notre vie ? La nature humaine est-elle vouée si inéluctablement à rêver de richesse ? Nous ferons l'hypothèse inverse. En renforçant le plus possible ce caractère de « réalité », d'abord : la « réalité » telle qu'elle semble s'imposer à nous serait que l'humain est fait pour aspirer naturellement à la richesse avant tout. Ensuite, nous ferons passer ce caractère de « réalité » par l'épreuve de « tests » qui établiront, au contraire, son caractère de *pseudo*-réalité et de mystification cauchemardesque. Ce qui, nous l'espérons, contribuera à redonner vie à nos rêves de justice et de solidarité. Il s'agira donc de proposer une voie de réappropriation de ces rêves qui nous ont, en quelque sorte, été volés...

S'enrichir : un rêve venant du plus profond de l'humain...¹

Dans l'imaginaire capitaliste, renforcé dès les années 1980 par les politiques menées sous Ronald Reagan et Margaret Thatcher puis par l'effondrement de l'Union Soviétique en 1989, le seul rêve qui compte, c'est de s'enrichir monétairement. La seule politique qui compte, c'est de laisser toute liberté à ce processus d'enrichissement individuel. Et à la lutte de chacun contre tous qu'il induit. Les seules règles acceptables sont celles qui émergeront des libres relations entre « partenaires » : individus, entreprises. Soit les règles des dominants, en somme. Si bien que même le président Deng Xiao Ping invitait les Chinois à s'enrichir.

Dans une telle perspective, la politique, au sens noble du terme, devient alors exclusivement une affaire de gestion. Le triomphe des gestionnaires, à partir des années 1960, entraînait la fin des idéologies et la fin de la politique. Les ordinateurs allaient imposer une gestion

¹ Ricardo PETRELLA, *Désir d'humanité*, Bruxelles, Labor, 2004. Ce texte a fortement inspiré cette partie.

« scientifique » d'une myriade d'informations et rendre « inutiles », disait-on, les questions d'idéologies et de finalités : « pourquoi ? », « pour quoi ? », « pour qui ? ». Bref, nos rêves, en quelque sorte. « Comment ? » et « à quel prix ? » devinrent ainsi les seules questions recevables.

Le tour de force de ces « politiques » fut de faire croire qu'elles étaient l'accomplissement du seul et véritable désir humain. Et de promouvoir des attitudes qui renforçaient et jouaient (comme un acteur fait exister un personnage en le jouant) cette croyance. Et il faut bien avouer que beaucoup de traits de nos cultures semblent leur donner raison...

À commencer par le grand boom des loteries de toute sorte. Dans les années 50-60, elles se limitaient aux billets de la Loterie Nationale. Maintenant, le panel s'est élargi : billets à gratter, Loto et surtout Euro Millions qui nous propose de « devenir scandaleusement riche » et qui draine tellement de candidats à la richesse qu'il peut redistribuer des gros lots de 15 à 100 millions d'euros.

Dans la même veine se multiplient les émissions de télévision comme « La roue de la fortune », « Qui veut gagner des millions ? » et « Le millionnaire ». Il faut bien admettre que ces jeux correspondent à une « attente » réelle du public pour assurer leur succès. Attente naturelle ou attente construite, il en sera question plus avant...

Ensuite, un énorme battage publicitaire autour des fortunes engrangées par les « vedettes » du sport et du spectacle se répand dans des revues que l'on s'arrache. À côté des quelques-uns qui lisent un roman lors de leurs trajets en bus, combien n'y feuilletent-ils pas ces hebdomadaires « people » ? Ces mêmes revues mettent en valeur les lieux d'exception habités par celles et ceux qu'on appelle les « stars »... Les étoiles qui donnent lumière et chaleur aux existences communes, qui nous font croire que là est la vraie vie et que chacun doit avoir la chance de devenir un « capitaliste ».

La boulimie consommatrice est, de même, promue au rang de valeur. On lit dans son journal qu'Hillary Clinton est venue faire son shopping à Bruxelles, on y découvre que nous méritons un changement de voiture, de rasoir électrique ou de GSM... et donc, implicitement, que l'argent est tout à fait naturellement le Souverain. Et comme cela marche, c'est que le public ratifie.

C'est que même la littérature vient alimenter cette boulimie consommatrice. Qui n'a lu dans sa jeunesse « Robinson Crusoé » de Daniel Defoe ? Ce roman, publié en 1719 et réédité, traduit et adapté un bon millier de fois, fait partie du patrimoine culturel de l'humanité². Robinson a fait naufrage et s'est réfugié sur une île déserte, où son passe-temps favori est de s'approprier tout ce qu'il y trouve : ces chèvres m'appartiennent, ce perroquet est à moi, ces fougères géantes sont miennes comme l'est cette cabane construite de mes mains. En 1940, Saint-Exupéry mettait en scène dans son chef d'œuvre³ un businessman installé sur une planète d'où il s'approprie les étoiles se trouvant dans son champ de vision. Même s'il s'agit d'une satire, pour bien porter, elle doit quand même viser un comportement bien installé !

Et que dire de la puissance des fonds de placement ? Elle ne peut, quant à elle, s'expliquer que par le triomphe de la cupidité des riches (qui concentrent une énorme partie des montants) mais aussi de bon nombre de ménages moyens. Un petit ouvrier pensionné a ainsi perdu 15 000 euros d'économie lors de la chute de l'action Fortis...

...mais qui ne passe pas les tests du développement humain.

Que penser de ce « rêve de richesse » ? Il donne en premier lieu à croire que la richesse permet tout. Dangereuse mystification, qui donne de l'eau au moulin de ceux qui se passeraient volontiers de démocratie. Justement, dans les sociétés démocratiques, ont existé des limites majeures à la toute puissance de l'argent : enseignement plus ou moins gratuit, sécurité sociale... Elles ont prouvé, dans les faits, que la richesse d'une personne ou d'une nation ne consistait pas à faire tout ce que l'on voulait, mais bien à construire un bien-être commun et à respecter la vie de tous.

² Daniel DEFOE, *Robinson Crusoé*, Paris, Flammarion, 1989.

³ Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *Le Petit Prince*, Paris, Gallimard, 2010.

La médiatisation et l'étalement au grand jour de ce rêve de richesse incite à penser qu'il est assez aisé de gagner facilement de l'argent et, par là-même, d'acquérir du bonheur. C'est la possession qui prend ainsi le relais des autres « pourvoyeurs de plaisir » qu'étaient, par exemple, les fois religieuses et l'amour. Il devient donc licite de gagner de l'argent par tous les moyens : loteries, sport marchand, spéculation, tricherie... Et comme cet argent semble permettre tout et tout de suite, il dévalue l'effort et la créativité qui perdent alors toute valeur. Par rapport à l'argent, le reste n'est que secondaire et suivra... peut-être.

Or, tout laisse à penser que, justement, le reste ne suivra pas. La mise en scène exacerbée des « besoins » individuels induit une grande déconsidération du bien commun. Les droits de propriété intellectuelle (droits sur les semences « améliorées », droit sur les médicaments...) ne visent qu'une chose : l'enrichissement. La santé pour tous, la culture pour tous, voilà qui seraient des choses du passé, de la pure rêverie. Et il en va de même pour les idées de partage et de solidarité. Et pourtant, ces rêves font de la *résistance* et tendent à prouver qu'ils ne sont pas si vains et dépassés que l'on voudrait nous le faire croire.

À cet égard, le film « *Requiem for a Dream*⁴ » (Requiem pour un rêve) nous donne à penser. Il met en scène ce qu'il est advenu du rêve de richesse américain. Une femme pauvre ne vit plus que pour participer un jour à son émission télévisée préférée. Pour y paraître dans la robe rouge de sa jeunesse, elle va jusqu'à avaler des quantités d'amphétamines que lui prescrit un médecin véreux pour remplacer les repas « qui la font grossir ». Avec, pour résultat, des hallucinations et la réduction à une vie de plante. Pendant ce temps, son fils, sa petite amie et un copain s'embarquent dans les drogues et leur trafic. Miné par l'argent, le rêve américain d'un « nouveau monde » s'effondre dans le cauchemar. Poétique façon de nous dire où conduit le rêve de la richesse...

De façon très concrète, au quotidien, d'autres cultures se rebiffent contre ce « tout à l'argent ». La destruction du bien commun par la richesse y est vivement combattue. Ainsi, la « guerre de l'eau » à Cochabamba (1999-2000) en Bolivie, qui a été menée par des conseils d'habitants qui ont fait échouer la privatisation de l'eau au profit de la multinationale états-unienne Bechtel. Cette dernière a même été obligée de quitter le pays⁵. En Inde également, le mouvement Chipko, créé en 1973 par des femmes paysannes, s'opposait à la coupe d'arbres d'une forêt d'État qui étaient destinés à produire des raquettes de badminton⁶. Qui pourra prétendre que ces gens ne vivent que pour la richesse monétaire ?

En 2003, des millions de personnes ont manifesté contre la guerre qui se préparait en Irak. À Bruxelles, à Paris, à Rome, à Londres et dans d'autres grandes villes européennes, elles ont crié leur refus de la guerre de l'argent. En vain, certes. Mais elles ont proclamé ces jours-là qu'il y avait en elles autre chose que la violence et l'argent. Et que le rêve de solidarité et de paix leur était volé.

Plus anecdotique cette fois mais tout aussi révélateur : pour meubler leur temps, des soldats américains organisent une course pour les enfants. Le premier recevra une friandise. Oh stupeur, les enfants arrivent tous sur une même ligne en se tenant par la main ! L'histoire ne dit pas si tous les enfants ont reçu une friandise, mais elle dit bien que, là au moins, la richesse (un bonbon quand même...) et la lutte qu'elle était sensé induire n'ont pas tué le rêve de solidarité.

Le cri altermondialiste, « un autre monde est possible », se fait l'écho de toutes ces espérances, de tous ces rêves d'un monde où la barbarie, la haine et l'injustice sont défaites, et où la solidarité et la justice gagnent. Comme me le disait le célèbre sociologue François Houtart dans un entretien personnel : « *les alternatives réellement ancrées ne manquent pas. Le problème est qu'elles ne parviennent pas encore à renverser le rapport de force avec l'argent...* »

⁴ *Requiem for a Dream*, film de Darren ARONOFSKY, 2000.

⁵ Geneviève AZAM, *Le temps du monde fini*, Paris, Les Liens qui Libèrent (LLL), 2010, pp.182-184.

⁶ Ibidem.

Que conclure ?

Le mot de la fin pourrait être laissé au « Petit Prince ». Bien sûr, il y a une planète habitée par le businessman ivre de possession. Il y en a d'autres aussi habitées par des rois du non-sens aspirant à être admirés, des allumeurs de réverbères sans aucun projet. Bien sûr. Mais tout le reste du livre est un plaidoyer pour la solidarité entre les êtres et pour un rêve de vérité et de paix.

« Rêve » a souvent été un mot employé pour évoquer la rêverie, le vagabondage de l'esprit. Il sera évident qu'il est employé ici « *au sens que lui donnait Edgar Morin pour qui les utopies sociales préfiguraient les sociétés futures... En ce sens, il est concevable et légitime de parler non seulement de rêves individuels mais aussi de rêves collectifs. La finalité du rêve n'annonce pas un événement à venir... il est le prélude de la vie active* »⁷.

Dans un petit livre à leur intention⁸, les enfants se révoltent contre le vilain qui leur a volé leurs rêves et se réapproprient ceux-ci. Seraient-ils plus malins et audacieux que nous ?

Jacques Lambotte,
collaborateur au Cefoc

⁷ Ricardo PETRELLA, op.cit., p.31.

⁸ Anne-Claire MACÉ, *Le voleur de rêves*, Paris, Editions de Tournon, 2007.

Pour aller plus loin

Ricardo PETRELLA, *Désir d'humanité*, Bruxelles, Labor, 2004.

Requiem for a Dream, film de Darren ARONOFSKY, 2000.

Pour réfléchir et travailler ce texte en groupe

1. Regards sur l'expérience personnelle et en groupe :

- a. Citez une situation vécue où votre rêve de justice et de paix vous semble mis en danger.
- b. À partir de cette situation, qu'est-ce qui prime : l'argent, la solidarité ?

2. Lecture du texte

3. Réactions :

- a. Qu'est-ce qui vous frappe dans ce texte ?
- b. Qu'est-ce qui, dans ce texte, permet de comprendre le sens et les risques des rêves de solidarité, de paix... ?
- c. Quels nouveaux éclairages cette réflexion apporte-t-elle sur la situation vécue qui a été exprimée au départ ?
- d. Que trouvez-vous important de retenir pour votre vécu et pour vos engagements ?